

cinq ans, il lui en donna onze, et le montra comme un nain à toute l'Amérique. Deux ans plus tard, l'enfant avait sept ans, Barnum lui en donna quinze et le conduisit en Europe. Alors toutes les trompettes de la réclame éclatèrent en même temps, et célébrèrent à l'envi l'être merveilleux qu'il allait être donné au monde entier de contempler de près, si bien que, pour un moment, il ne fut plus question de tous côtés, à Paris et à New-York, à Londres et à Saint-Petersbourg, à Rome et à Constantinople, en Chine et peut-être en Cochinchine, que du fameux général Tom Pouce, devenu la curiosité universelle, devant qui s'ouvraient tous les palais, et que plusieurs cours accueillirent avec confiance, notamment celles de France et d'Angleterre. — Cette brillante tournée, qui dura trois ans, enrichit Barnum. Le père de Tom, qu'il s'était associé, resta possesseur de 150,000 francs, après avoir assuré le sort de son fils. Tom Pouce fut une bonne spéculation; mais le coup de maître de Barnum, c'est l'affaire de Jenny Lind. En janvier 1850, M. Barnum, par l'intermédiaire d'un certain M. Walton, engagea la cantatrice pour cent cinquante concerts, à la somme énorme de 1,000 dollars (5,000 fr.) par concert, plus ses frais de voyage et de séjour, musiciens, secrétaire, dame de compagnie, femme de chambre, laquais, voiture, etc. La cantatrice avait droit, en outre, à un cinquième dans les profits nets des soixante-quinze derniers concerts, au cas où les premiers auraient produit à l'entrepreneur 375,000 francs au moins de bénéfice. On trouva, à la biographie de cette chanteuse célèbre, le récit de ses triomphes en Amérique et des colossales réclames qui les préparèrent. Ce fut un délire général : la recette moyenne de chaque concert fut de 8,000 dollars (40,000 fr.); les billets d'entrée se vendaient aux enchères, et l'un de ces billets fut payé 3,250 francs. Les bénéfices furent immenses; Barnum gagna 2,672,430 francs. M^{lle} Lind reçut, pour sa part, 883,375 francs. Ce fut le chant du cygne de Barnum; lui tenta cependant encore un grand nombre d'entreprises. Une démarche inutile pour acheter la maison de Shakespeare, qu'il voulait transporter à New-York; des curiosités et des musées entiers proménés dans tous les pays par ses agents; une grande caravane asiatique composée de dix éléphants et d'autres animaux en nombre proportionné pris dans leurs retraites par ses propres chasseurs, amenés sur des navires par lui nolisés, et colportés partout sous le patronage et la présidence de Tom Pouce; enfin, la chasse aux buffles au moyen du *lasso*, par de soi-disant Indiens des Grandes-Prairies de l'Ouest, spectacle gratuit, mais à l'occasion duquel Barnum avait engagé à forfait tous les bateaux à vapeur devant se rendre au lieu de réunion ce jour-là, ce qui, sur 24,000 personnes, aller et venir, omnibus, rafraichissements, lui fit gagner 20,000 francs; voilà, avec l'exhibition perpétuelle de son musée, qui, récemment brûlé, a de nouveau ouvert ses portes, les principaux exploits de la fin de sa carrière. Barnum est loin d'être un homme de génie, et cependant on ne fait pas autant de bruit dans le monde sans avoir quelque qualité réelle, et Barnum en a une : c'est la connaissance de son époque et l'instinct des moyens propres à frapper les masses. Il ne va jamais chercher trop loin ce qui est tout près de lui; il a su reconnaître que la nature humaine contient une dose de bêtise toujours égale dans tous les temps et sous toutes les latitudes, et sur laquelle on peut spéculer à coup sûr. C'est ce qui constitue le principe fondamental du système de Barnum. En jouant sur la sottise de ses semblables, on joue sur un capital certain et inépuisable. Barnum est un habile mystificateur, qui sait rendre ses plaisanteries productives. Vers 1855, cet audacieux puffiste a publié ses mémoires, traduits presque aussitôt en français par M. de La Bédollière. « M. Barnum, dit à cette occasion M. E. Montégut, ne vaut pas le bruit qui s'est fait autour de lui. Il ne mérite ni les éloges enthousiastes de ces philistins modernes qui sont à genoux devant la richesse, ni les anathèmes des moralistes. L'audace qu'il a eue de publier sa vie, car c'est vraiment un acte d'audace, explique assez bien le temps où nous vivons. Il était sûr d'avance de ne pas être hué; il connaissait le fond moral de ses contemporains. Il savait que tous désirent plus ou moins ce qu'il a obtenu, et que beaucoup se reconnaîtraient en lui. Cette certitude de l'adhésion tacite qu'il comptait obtenir peut seule expliquer l'aplomb imperturbable avec lequel Barnum et ses confrères européens se félicitent devant le public de leur heureuse étoile, et la satisfaction cynique avec laquelle ils initient l'univers aux secrets de leur fortune. Ils savent qu'ils sont envieux et admirés; ils savent qu'ils sont les seuls qui, dans notre siècle, soient sûrs d'obtenir une renommée et une popularité durables. Les plus grands hommes seront soumis aux variations de la foule; les hommes politiques éminents seront oubliés avec la prochaine révolution; les grands écrivains seront éclipsés un moment, grâce aux caprices du faux goût de la mode; seuls, les charlatans et les millionnaires sont sûrs d'échapper aux changements; le monde est à genoux devant eux, et, de jour en jour, il se prosterne un peu plus humblement. Hier, il n'avait qu'un genou en terre, aujourd'hui il a mis les deux, demain il courbera la tête, comme Vendredi sous le pied de Robinson. Les Barnums de tous les pays

savent cela; aussi tiennent-ils triomphalement la plume et écrivent-ils leurs mémoires pour l'édition du temps présent et la risée de la prochaine génération. » Dans ce livre, curieux à plus d'un titre, Barnum ne se contente pas de raconter ses aventures; il a la prétention d'enseigner l'art de faire fortune, et il résume cet art en dix préceptes ou commandements, dont voici la formule :

I. *Commandement*. Choisissez le genre d'affaires qui convient à vos inclinations naturelles.

II. Que votre parole soit toujours sacrée.

III. Quoi que vous fassiez, faites-le de toutes vos forces.

IV. Ne faites usage d'aucune espèce de boisson enivrante.

V. Espérez, sans être trop visionnaire.

VI. N'éparpillez pas vos efforts.

VII. Ayez de bons employés.

VIII. Faites de la publicité.

IX. Soyez économe.

X. Ne comptez que sur vous-même.

Ce n'était pas assez encore, pour Barnum, d'avoir écrit sa vie; il a voulu se servir aussi de la parole pour initier le public au secret de tous les succès qu'il a obtenus, il s'est fait professeur de puff et de charlatanisme. En 1859, nous le retrouvons enseignant aux Anglais l'art de s'enrichir. Dans une série de conférences à St-James hall, en présence d'un auditoire tellement nombreux qu'il eût été difficile à la police de maintenir quelque apparence d'ordre, Barnum, qui possède un charme très-réel de parole, a développé sa théorie avec un succès complet et aux applaudissements de son auditoire, dont l'enthousiasme, dit le *Times*, n'eût pas été plus grand s'il avait eu devant lui quelque immortel bienfaiteur de l'Angleterre.

L'Américain Barnum restera comme le type le plus caractéristique, la personnalité la plus frappante de ce mercantilisme, de ce charlatanisme, de cet industrialisme, qui est un des côtés saillants de l'esprit essentiellement calculateur du XIX^e siècle. Si nous voulions trouver dans notre pays un pendant au fameux Barnum, nous n'aurions que l'embaras du choix, depuis les Mengin de la place publique, jusqu'à... jusqu'à... jusqu'à... mais ne citons personne; la matière est trop fertile : nous ferions des jaloux... jusqu'à certains messieurs qui ne visent qu'au succès *per fas et nefas*, et qui ont pris pour devise le huitième commandement de noble et puissant seigneur Barnum.

BARNUM (Henry), général américain, né dans l'Etat de New-York, s'engagea comme volontaire dans le 12^e régiment de New-York (avril 1861), et, après avoir passé par tous les grades intermédiaires, arriva en peu de temps à celui de brigadier général. Il fut souvent blessé et, une ou deux fois même, passa pour avoir été tué. Dans une occasion, on ramassa sur le champ de bataille un cadavre que l'on crut reconnaître pour celui du général Sherman, et auquel on rendit les honneurs funèbres avec toute la pompe due au rang du défunt. Ce ne fut que plus tard que l'on apprit que le défunt était bien vivant. Il prit part à la fameuse campagne qui conduisit le général Sherman à la côte de l'Atlantique. A la fin de 1865, le général Barnum a été nommé inspecteur général des prisons de l'Etat de New-York, et il a pris possession de son emploi le 1^{er} janvier 1866.

BARO (Balthazar), littérateur, né à Valence en 1600, mort en 1650. Secrétaire de d'Urfé, il acheva la cinquième partie de l'*Astrée*, d'après les notes de l'auteur; cette cinquième partie fut publiée en 1627, à la grande satisfaction des précieuses et des beaux esprits. Baro vint ensuite à Paris, fut nommé gentilhomme de M^{lle} de Montpensier, admis dans les salons littéraires du temps, et fut reçu au nombre des membres de l'Académie française, qui a souvent invoqué son autorité dans son Dictionnaire. Son nom, à peine connu aujourd'hui, était alors consacré par de grands succès littéraires. Il a fait représenter beaucoup de tragédies et autres pièces dont l'énumération n'aurait ici aucun intérêt, mais dont plusieurs renferment, dit-on, des beautés réelles. Nous citerons seulement : *Holopherne*; la *Parthénie*; *Rosemonde*; le *Prince fugitif*; la *Clarimonde*; plusieurs tragédies sacrées, divers poèmes en prose, etc.

BAROCCI (Frédéric), peintre. V. BAROCHE.

BAROCENTRIQUE adj. f. (ba-ro-san-tri-ko) — du gr. *baros*, poids, et de *centrique*. Astr. et géom. Se dit de la courbe déterminée sur un plan méridien par les intersections des verticales, qui, comme on sait, ne sont pas des rayons terrestres, excepté aux pôles et à l'équateur.

— *Encycl.* *Courbe barocentrique*. On sait que les degrés d'un même méridien vont en augmentant de l'équateur aux pôles, en sorte que chaque degré peut être pris pour un arc d'une circonférence distincte, d'autant plus grande que le degré considéré est plus près du pôle. Les rayons de tous ces arcs sont donc inégaux; par conséquent, les centres des arcs ne se trouvent pas au même point, qui serait le centre de la terre. Maupertuis a fait voir que le lieu des centres de tous les arcs d'un même méridien est situé sur une courbe

de forme particulière, qu'il a appelée *courbe barocentrique*, parce qu'elle est aussi le lieu des attractions de la pesanteur pour tous les points de ce méridien.

BAROCHE, ville de l'Indoustan. V. BAROTSCHÉ.

BAROCHE (LA) ou **ZELL**, bourg de France (Haut-Rhin), arrond. et à 17 kil. N.-O. de Colmar; pop. aggl. 771 hab. — pop. tot. 2,111 hab. Ruines imposantes de l'antique forteresse de Habenack, démantelée par Louis XIV; aux environs, on trouve encore les ruines de la célèbre abbaye de Pairies, fondée dans le XI^e siècle.

BAROCHE (Federigo BAROCCI ou BAROCCIO, plus connu sous le nom de), célèbre peintre et graveur italien, naquit à Urbino en 1528. Destiné par son père à la profession de fabricant d'instruments de mathématiques et d'horlogerie, il commença, dit Baldinucci, par faire des astrolabes. Mais son oncle Bartolommeo Genga, architecte distingué, ayant reconnu en lui des dispositions pour le dessin, le fit d'abord travailler chez un peintre de Forlì, Francesco Menzocchi, et le plaça ensuite sous la direction de Baptista Franco, habile maître de Venise, qui peignait alors à fresque le chœur de la cathédrale d'Urbino. A l'âge de vingt ans, Baroque, avide de connaître les œuvres de son compatriote Raphaël, partit pour Rome. Il y trouva un excellent protecteur dans la personne du cardinal della Rovere, qui le logea dans sa propre maison et lui commanda plusieurs tableaux. Taddeo Zuccherro, dont il fit alors la connaissance, le présenta à Michel-Ange, qui, ayant vu ses dessins, lui donna des encouragements et des conseils. Il retourna ensuite à Urbino, où il peignit une *Sainte Marguerite* pour la confrérie du *Corpus Domini*. Ayant eu occasion de voir à cette époque quelques dessins du Corrège, il en fut si fort épris qu'il se proposa ce grand maître pour modèle, et qu'il s'appliqua désormais à reproduire le charme et la morbidesse de son style. Revenu à Rome en 1560, il se lia avec Federigo Zuccherro, frère de Taddeo, et eut l'honneur d'être employé avec lui, par Pie IV, à la décoration du palais del *Bosco di Belvedere*. Tous les biographes rapportent que les autres artistes de Rome, jaloux de ses succès, l'invitèrent à un repas et lui firent avaler du poison; malgré les soins qui lui furent prodigués, il fut atteint d'une maladie qui dura autant que sa vie. Comme il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, il est permis de mettre en doute l'exactitude de cette tentative d'empoisonnement. Ce qui est certain, c'est qu'à la suite d'une maladie assez grave, le Baroque retourna dans sa ville natale, d'où il ne s'éloigna presque plus, et que sa santé fut toujours chancelante. Il eut, du moins, la force de se roidir contre la souffrance, et exécuta un grand nombre d'ouvrages pour les églises et les couvents des villes de l'Italie centrale, notamment d'Urbino, d'Arezzo, de Sinigaglia, de Pesaro, de Ravenna, de Fossombrone. Le grand-duc de Toscane, l'empereur Rodolphe II, Philippe II, roi d'Espagne, lui firent les plus brillantes propositions pour l'attacher à leur cour; son état malade ne lui permit pas de les accepter. Il mourut à Urbino, le 30 décembre 1612. A l'exception de quelques portraits et d'un tableau de la galerie Borghèse, qui représente *Enée emportant son père Anchise*, Baroque n'a peint que des sujets religieux. Ses principaux ouvrages sont : au Louvre, la *Vierge et l'Enfant Jésus adorés par saint Antoine et sainte Lucie*, la *Circoncision*, *Sainte Catherine*; aux Offices (Florence), la *Madonna del Popolo*, regardée comme le chef-d'œuvre du maître, *Saint François*, *Hérodiade*, le portrait de l'artiste et celui d'une femme; au palais Pitti, le portrait du prince Frédéric d'Urbino, celui de F.-M. della Rovere, une copie de la *Vierge au saint Jérôme* de Corrège, le *Sauveur*, une *Tête d'ange*; au Vatican, l'*Extase de sainte Micheline*; à l'Académie des beaux-arts de Venise, le *Repos en Egypte*; au musée Brera (Milan), le *Martyre de saint Vital*; au Musée royal de Turin, *Sainte Micheline*, la *Cène*; au Belvédère, à Vienne, le portrait d'un ecclésiastique; à la Pinacothèque de Munich, la *Communion de sainte Marie l'Egyptienne*, l'*Apparition de Jésus à la Madeleine*; au Musée royal de Madrid, la *Nativité*, le *Christ crucifié*; à la National Gallery, à Londres, la *Madone au chat*; au Musée de Bruxelles, la *Vocation de saint Pierre et de saint André*. Parmi les nombreux tableaux de Baroque que possèdent les églises d'Italie, nous citerons : la fameuse *Déposition de croix*, de la cathédrale de Pérouse; le *Christ porté au tombeau*, tableau également célèbre, dans l'église de Sinigaglia; *Saint Jean l'évangéliste*, dans l'église de Fermo; *Saint Ambroise donnant l'absolution à Théodose*, dans la cathédrale de Milan. Le Baroque a laissé un assez grand nombre de dessins à la sanguine, aux trois crayons, à la gouache, à l'aquarelle, et quelques gravures à l'eau-forte, où l'on retrouve toutes les qualités aimables de ses compositions peintes. Ses meilleures planches sont : l'*Annunciation*, l'*Extase de saint François*, et *Saint François recevant les stigmates*.

Le Baroque a joué, pendant longtemps, d'une grande réputation. Ses admirateurs n'ont pas craint de dire qu'il avait su allier la correction de Raphaël aux séductions du Cor-

rège. Lanzi le compare à ce dernier pour la grâce qu'il a su donner aux têtes des enfants et des femmes, ainsi que pour la pureté des contours, pour le naturel des plis, pour la manière de raccourcir les figures; il avoue que son dessin est moins large, son clair-obscur moins idéal, son coloris moins éclatant et moins vrai. « C'est cependant une chose merveilleuse, ajoute-t-il, que ses couleurs, quelle opposition qu'il y ait entre elles, deviennent tellement fondus sous son pinceau, qu'il n'est point de musique qui soit plus harmonieuse à l'oreille que ses peintures ne le sont aux yeux. » En réalité, Baroque fut un dessinateur habile, très-entendu surtout dans l'art d'agencer ses compositions et d'en balancer les groupes; mais il poussa à l'excès la recherche de l'élégance et de la grâce, il abusa des colorations agréables au point d'affaiblir complètement l'expression des physionomies et d'enlever toute gravité aux sujets religieux. Le jugement suivant, porté par Reynolds, est de la plus grande justesse : « En cherchant le brillant des couleurs, Baroque a dépassé la mesure, et il a mérité le reproche adressé à un ancien peintre, de qui l'on disait que ses figures semblaient être nourries de roses. » Il convient d'ajouter que le Baroque vint à une époque où déjà le grand art italien commençait à déchoir, et que, s'il céda trop souvent au mauvais goût de ses contemporains, il ne se laissa jamais aller aux négligences d'une improvisation facile; il travaillait avec conscience, application, amour de l'art. Comme l'a dit avec raison l'un de ses biographes, M. Paul Mantz : « Sous ce peintre frivole, il y avait un homme. »

BAROCHE (Pierre-Jules), homme d'Etat, né à Paris en 1802. Avocat dès 1823, il n'arriva que lentement et à force de travail à la réputation. En 1840, 1842 et 1846, il s'était présenté comme candidat de l'opposition aux électeurs de Mantes, et ses circulaires montraient des opinions si franchement arrêtées, que l'on s'expliquait difficilement la défiance des électeurs, à une époque où l'esprit libéral commençait à se manifester dans tout le pays. Elu bâtonnier en 1846, il fut enfin envoyé, l'année suivante, à la Chambre des députés par les électeurs de Rochefort. Il siégea à gauche, auprès de M. Odilon-Barrot, parmi les adversaires les plus décidés du ministère Guizot, dont il signa la mise en accusation le 22 février 1848, après avoir été l'un des promoteurs de l'agitation des banquets réformistes. Il adhéra très-nettement et très-résolument à la république, signa des professions de foi démocratiques et fut élu représentant à la Constituante par le département de la Charente-Inférieure. Cependant, comme la plupart des anciens membres de l'opposition, et par des motifs que l'histoire appréciera, il ne tarda pas à se rallier à la fraction qui était accusée d'hostilité contre la république. Il vota dès lors constamment avec la droite, soutint la politique présidentielle après l'élection du 10 décembre, fut nommé procureur général près la cour d'appel de Paris, chargé de remplir les fonctions du ministère public aux procès de Bourges et de Versailles, et enfin, appelé au ministère de l'intérieur en mars 1850. Il fit passer alors, de concert avec la majorité, toute une série de lois, notamment la suspension de ce droit de réunion au nom duquel il avait signé la mise en accusation du dernier ministère de Louis-Philippe. Il fut aussi un de ceux qui participèrent le plus activement à la mutilation du suffrage universel, et qui firent voter à l'Assemblée la loi du 31 mai. Cependant il se sépara de la majorité pour s'attacher d'une manière de plus en plus intime aux intérêts du président de la république, fut contraint de se retirer devant un vote de défiance, en janvier 1851, reentra au pouvoir le 10 avril suivant comme ministre des affaires étrangères, mais donna sa démission en octobre, par suite de l'embaras où il se fut trouvé d'appuyer la politique qui allait réclamer le retrait de la loi du 31 mai, dont il était lui-même un des auteurs. Nommé vice-président de la commission consultative, après le coup d'Etat du 2 décembre, il a pris depuis une part importante à tous les grands actes de l'empire comme président du conseil d'Etat, avec rang de ministre. Monsieur Baroque est aujourd'hui un des hommes politiques les plus considérables de notre pays, et il joint un grand talent de parole à une connaissance consommée de toutes les affaires.

BAROCHO s. m. (ba-ro-ko). Môtrol. Monnaie de compte usitée en Sicile, et valant centimes 4, 2.

BAROCO (ba-ro-ko). Mot de l'ancienne scolastique qui désigne un syllogisme dont la majeure est générale affirmative, la mineure et la conclusion particulières négatives : *Argumenter en baroco*. Voici un exemple d'argument en baroco : *Tous les hommes sont mortels; or Dieu n'est pas mortel; donc Dieu n'est pas un homme*. V. BARALITION.

BARODA ou **BRODERA**, ville de l'Indoustan; cap. de la principauté de Guikovar; à 130 kil. N. de Surate; 100,000 hab. Commerce très-important. La principauté de Baroda ou de Guikovar a environ 46,700 kil. carr. et 2,000,000 hab.

BARODROME s. m. (ba-ro-dro-me) — du gr. *baros*, poids; *dromos*, course). Voiture qui devait rouler d'elle-même, au dire de l'inventeur.